

LAURENCE FLACHON

« J'ai senti un appel pour devenir pasteure »



La Semaine de prière pour l'unité des chrétiens se déroule du 18 au 25 janvier. Catholiques, protestants et orthodoxes partagent leurs préoccupations et leurs défis, pour montrer qu'il existe des manières très diverses d'aimer Dieu. Laurence Flachon est pasteure de l'Église protestante de Bruxelles-Musée et chroniqueuse à *L'appel*. Elle lit dans l'Évangile un message libérateur.

– **D**epuis 2004, vous êtes devenue pasteur de la paroisse de l'Église protestante de la place royale à Bruxelles. Par quel parcours, car vous êtes française d'origine ?

– Pour être ordonné pasteur, il faut avoir réussi un master en théologie et avoir fait un stage pratique de deux ans. Ensuite, il faut l'accord de l'Église au niveau national et local par le Consistoire. Puis, il faut être élu par l'assemblée de la paroisse.

– *Quelle est la spécificité de l'Église protestante unie de Belgique ?*

– Elle est née en 1979 de la réunion de différentes Églises protestantes. Elle est donc plurielle dès le commencement. On y trouve tout le spectre théologique : aussi bien des paroisses de sensibilité plutôt libérale comme la mienne et d'autres plus conservatrices, voire proches des églises dites évangéliques. À Bruxelles, les protestants choisissent moins leur paroisse en fonction de critères de proximité locale que par affinité spirituelle.

Le type de prédication est souvent le critère premier pour choisir une paroisse. Ce sont des paroisses d'élection.

– *Votre fonction essentielle, c'est d'abord la prédication ?*

– La prédication, l'enseignement et puis l'accompagnement pastoral et personnel. J'essaie d'être présente pour ceux qui sont à l'intérieur, sur le seuil ou qui sont plus loin. Les gens viennent souvent grâce à une relation individuelle, un entretien en tête-à-tête avec le pasteur. Ils veulent en savoir plus, s'informent et après seulement vont au culte du dimanche matin et rentrent progressivement dans la communauté.

– *Les lecteurs de L'appel connaissent depuis peu vos chroniques mais ignorent votre parcours. Votre père était catholique et votre mère protestante... Cette singularité a contribué à un cheminement spirituel plus personnel ?*

– J'ai eu une éducation très ouverte. Chacun de mes parents était porteur d'une culture chrétienne avec une sensibilité différente d'Église et donc du rapport au monde, à l'autre, à l'autorité. Dès le début, ils m'en ont parlé et laissé le choix. Je n'ai pas été baptisée enfant car ils estimaient que je devais faire mon propre chemin.

– *Sur quoi portaient ces sensibilités différentes de l'un et l'autre ?*

– Il y avait du côté paternel un lien plus fort avec le respect de l'autorité et de la tradition alors que chez ma mère, le rapport à l'Église était plus critique, avec un attachement viscéral à la démocratie en son sein.

– *Vu votre fonction actuelle, on imagine que vous avez été sensible à l'approche de votre mère...*

– Je me suis sentie assez rapidement plus proche du culte protestant et sensible notamment à la musique et au chant, très présents. J'ai beaucoup cherché par moi-même. Le lien à Dieu a commencé dans la lecture de la Bible, dans la prière individuelle. Il y a eu progressivement une proximité avec le protestantisme. C'est

**« Ce que j'aime dans le christianisme :
Le recommencement est possible. »**

lorsque je vivais à Genève que je me suis engagée très régulièrement dans une paroisse et j'ai donc demandé le baptême dans l'Église protestante de Genève.

– *Étant pleinement consciente au moment de votre baptême, quel sens celui-ci avait-il pour vous ?*

– Je me suis préparée avec soin et minutie mais au niveau de l'expérience personnelle, ça a été un moment très particulier et très fort lorsque j'ai reçu l'eau sur le front. À ce moment-là, tout ce que j'avais pensé et préparé est passé au second plan. Une sorte de silence s'est fait en moi. J'ai eu le sentiment de la présence de Dieu. J'ai compris alors que la grâce de Dieu est première, qu'on reçoit d'abord de Lui et qu'ensuite on peut répondre avec joie et reconnaissance.

– *Contrairement à ce que l'on pourrait croire, vous ne vous êtes pas de suite dirigée vers un engagement au sein de l'Église protestante. Vous avez d'abord suivi des études de sciences politiques à Lyon. Avec quelle intention ?*

– Ma première idée, c'était le service de l'État, avec une envie d'être au service du bien commun. Je pense que la politique est quelque chose de noble. J'avais l'espoir de m'orienter vers le service public européen. À l'ULB, j'ai acquis un diplôme de 3^e cycle en études européennes en

proposant un mémoire sur la position des religions chrétiennes dans la construction de l'Europe.

– *Vous êtes alors passée d'une étude de la sociologie des religions à des études à la Faculté de théologie à Genève...*

– J'étais partie pour une année d'échange ERASMUS mais j'ai découvert la Faculté de théologie de Genève. Je me suis aussi insérée dans la communauté protestante de la ville et j'ai senti un appel pour devenir pasteur, ce qui changeait radicalement les choses. J'ai donc décidé de recommencer un cycle d'étude universitaire, mais en théologie cette fois.

– *Votre approche de Dieu et de Jésus a évolué à cette époque ?*

– La faculté de théologie m'a beaucoup apporté. Je suis passée d'une approche plutôt intellectuelle de la religion à une relation personnelle et vivante à Dieu. J'ai participé au culte du lundi entre étudiants et me suis engagée en paroisse. J'ai approfondi mes connaissances intellectuelles et ma vie spirituelle, ma vie de foi.

– *Des personnes vous ont-elles marquée ?*

– Des professeurs qui vivaient la recherche avec passion, qui posaient des questions avec pertinence et humour sur la foi, des amis en recherche aussi. Je suis de tradition réformée calviniste mais j'ai été très nourrie par la lecture de Paul Tillich, un théologien luthérien, et la notion de « Justification par la Foi » venant de Luther.

– *C'est-à-dire...*

– Dieu, par pure grâce, « rend justes » celles et ceux qui placent leur confiance en lui. Il les accepte tels qu'ils sont et leur permet ainsi de faire face avec lucidité à leurs faiblesses et leurs erreurs. Dans la justification par la foi, il y a l'idée que nous sommes aimés et estimés de Dieu non pas en fonction de ce que nous sommes mais grâce à ce qu'il est. Ce regard d'amour et d'accueil que Dieu porte sur nous, est, pour moi, le centre de l'Évangile. Toutes les paroles et la vie de Jésus en sont une illustration. Il a parlé à tous, franchissant les barrières sociales et celles du pur et de l'impur. Avec lui, le pardon, cette possibilité de renouer, de recommencer des relations est toujours possible. Il nous faut vivre, témoigner, prêcher cet enseignement de Jésus-Christ.

– Que ce soit dans le monde catholique ou protestant, ne pensez-vous pas qu'un travail de relecture des Évangiles est à faire à la lumière de ce qu'on sait aujourd'hui de l'univers, des avancées scientifiques. On ne peut plus « dire » Dieu comme il y a quelques siècles ou même quelques décennies ?

– Oui, le travail d'interprétation, d'actualisation, de mise en contexte des textes est nécessaire. Les théologiens d'hier, comme ceux d'aujourd'hui, peuvent se tromper. Je n'adhère pas à toute la théologie de Luther ou de Calvin. De plus, nos traditions évoluent : le protestantisme actuel, après la philosophie des Lumières, n'est plus tout à fait le même que celui du XVI^e siècle. La mission pour les pasteurs, les théologiens, les prêtres, c'est de se demander comment faire passer ce formidable message d'amour, d'accueil et de libération de l'Évangile dans une société où la religion est souvent synonyme de règles désuètes pour un public qui n'a plus la « grammairie » de la chose ?

– Cette Écriture, vous la considérez comme la Parole de Dieu ?

– C'est de l'étude et l'interprétation du texte biblique que surgit la Parole vivante de Dieu. Le rapport au texte varie dans le monde protestant. Il existe des lectures littéralistes, ce n'est pas la mienne. Je pratique la lecture historico-critique et je trouve que les lectures issues des sciences humaines renouvellent formidablement notre approche du texte biblique. Mais le texte nous échappe toujours d'une certaine manière, c'est ce qui fait sa beauté et sa richesse.

– En quoi ce texte-là est-il sacré ? La mythologie grecque par exemple apporte aussi une belle compréhension de l'humain, du mystère de la vie, de ce qu'il y a lieu de faire. Qu'est-ce que l'Évangile a de plus ?

– Pour moi, c'est en Jésus-Christ que la parole de Dieu s'est la plus pleinement révélée. Grâce à lui, je crois que toutes ténèbres, tout échec est habité, qu'il nous y accompagne et nous aide à le traverser. C'est une Parole qui reconforte et nous soutient. Nous connaissons des échecs et des deuils et dans ces moments-là, même si nous ne ressentons pas la présence de Dieu, j'ai la conviction que cette présence est là. J'ai l'espoir de retrouver cette présence et que le deuil et la souffrance n'auront pas le dernier mot. C'est parce que Jésus a vécu cela que nous pouvons le dire.

– On parle d'une crise du christianisme dans le monde occidental. C'est vrai pour le catholicisme mais le protestantisme n'y échappe pas non plus...

– Il est clair que le nombre de fidèles n'est pas en augmentation en Belgique mais je constate une curiosité et une recherche spirituelle importante. Il faut aussi s'interroger. Sommes-nous suffisamment accueillants pour des personnes qui ont perdu le contact avec l'Église ou qui, peut-être, n'en ont jamais eu ? Les mariages et les enterrements sont des moments privilégiés pour annoncer l'Évangile à de nouvelles personnes. Lors de ces occasions, nous avons à faire à un public qui n'a pas toujours l'habitude de venir à l'église et qui peut être touché, interpellé par une parole, une rencontre. Une relation peut alors se nouer et se poursuivre en entretien individuel.

« Ce regard d'amour et d'accueil que Dieu porte sur nous, est, pour moi, le centre de l'Évangile. »

Je rêve d'une agora où les fidèles pourraient dire aux « professionnels » de la religion que sont les pasteurs, les prêtres, les théologiens : « Voilà pourquoi je ne viens plus ici ou pourquoi je ne suis pas touché par ce que vous dites. » Lorsque nous prêchons, il ne faut pas le faire uniquement pour les « convaincus » du dimanche matin mais, plus largement, pour tous ceux qui sont de passage ou hésitants, ceux et celles qui sont en recherche et qui n'ont pas nécessairement un grand « bagage » religieux.

– À propos des grandes questions éthiques comme l'avortement, l'euthanasie, le mariage homosexuel, quel est l'axe central de votre approche ?

– L'axe central est cette attitude de Jésus qui consiste à accueillir les personnes et à être attentif à leurs souffrances. Quand une femme me dit hésiter à avorter, je lui dis que la vie est extrêmement précieuse mais je lui demande aussi si elle se sent capable de porter cet enfant. Je rencontre des gens qui viennent avec beaucoup de culpabilité sur ces questions. Mon rôle, c'est de les accueillir tels qu'ils sont et les aider à faire un choix en conscience et en tenant compte de leurs possibilités.

– Votre paroisse a accepté le principe de la bénédiction de mariages d'homosexuels,

contrairement à d'autres paroisses protestantes de Belgique ?

– Il y a, à ma connaissance, deux paroisses de l'Église Protestante Unie de Belgique du côté francophone qui l'ont accepté, l'une à Liège et la mienne. Nous nous sommes dit, après l'adoption de la loi, que nous serions face à des homosexuels qui demanderont la bénédiction de leur mariage. Nous avons organisé des soirées d'étude biblique et de réflexion sur ce thème avant de faire voter l'assemblée d'église qui en a accepté le principe à une large majorité. Nous avons accepté le principe de la bénédiction mais il n'y a pas eu encore de demande de ce genre dans ma paroisse à ce jour.

– Les chrétiens ne devraient-ils pas se rencontrer et chercher davantage l'unité ?

– Dans notre ville, nous travaillons à ce rapprochement via le Comité Interecclesial de Bruxelles (CIB) qui organise, chaque année, la « Semaine de Prière pour l'unité des chrétiens ».

Nous essayons de partager nos préoccupations et nos défis, notamment quand il y a un mariage avec des personnes de confession catholique et protestante. Souvent, l'un est plus « engagé » dans une tradition que l'autre et prend le pas sur l'autre, mais il est important que le prêtre et le pasteur soient signes d'unité à travers un accueil commun et une information juste et respectueuse de l'autre confession. Malheureusement, il y en a encore des choses qu'on ne peut pas faire ensemble.

– L'unité ne viendra-t-elle pas par la base plutôt que par les représentants officiels qui n'avancent souvent qu'à très petits pas...

– L'œcuménisme de la base est très enrichissant sur le plan humain, mais je crois également à la nécessité d'un travail de théologiens. La méthode du consensus différencié est très utile. À propos d'une question qui fait problème, il s'agit de voir et dire jusqu'où on peut aller ensemble, puis ce qui différencie sans nécessairement séparer. Des rapprochements se font mais ce travail théologique doit être relayé au niveau des fidèles dans un langage accessible. L'œcuménisme institutionnel est sans doute le plus difficile car aux enjeux théologiques se mêlent des questions de pouvoir.